

journal plein

d'humour et de bandes dessinées - déc. 69

mensuel - 3 francs

charlie



Si vous avez beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup d'argent
à foutre en l'air, achetez tous
les mois

**HARA
KIRI**

journal bête
et méchant

et achetez tous les lundis

L'HEBDO *hara-kiri*

sinon, volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les

charlie

Journal plein d'humour et de bandes dessinées
mensuel - 1^{er} décembre 1969

n°11

sommaire

- 1 Wolinski : appelez-moi Georges
- 11 Bouteille : une opinion
- 12 Gébé : les papillons
- 14 André Dahl : la dame seule (ill. Cabu)
- 17 Al Capp : Li'l Abner (la bande dessinée qui tue)
- 30 Lacroix : Choses vues
- 31 Les lectures de Charlie : les cerveaux brûlés, de Norge
- 33 Reiser : une histoire en sept pages
- 40 Jack Wohl : alphabète
- 42 Tom K. Ryan : Tumbleweeds
- 44 Philippe : hue ! Manne évitée
- 45 Gébé : « le front bouge » (ill. Serre)
- 48 Cavanna : Saint Nicolas
- 49 Schulz : peanuts
- 60 Roger Price : droodles
- 61 Mœbius : les scrombles
- 64 Le courrier de Charlie
Willem : chez les esthètes
- 65 Reiser : mon papa



Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Delfeil de Ton
Ange tutélaire : Cavanna
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F
Siège social : 35, rue Monthonlon, Paris (9^e)
Tél. : TRU. 66-90.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1969
Imprimerie : SMIG, 1, rue Moreau, Saint-Denis
Distribution : NMPP
Abonnement (12 numéros) : 30 F par an
Etranger : 35 F
Le numéro : 3 F
Imprimé en France

LA VIE SENTIMENTALE DE GEORGES (LE TUEUR)

3^e ÉPISODE **APPELEZ MOI GEORGES**



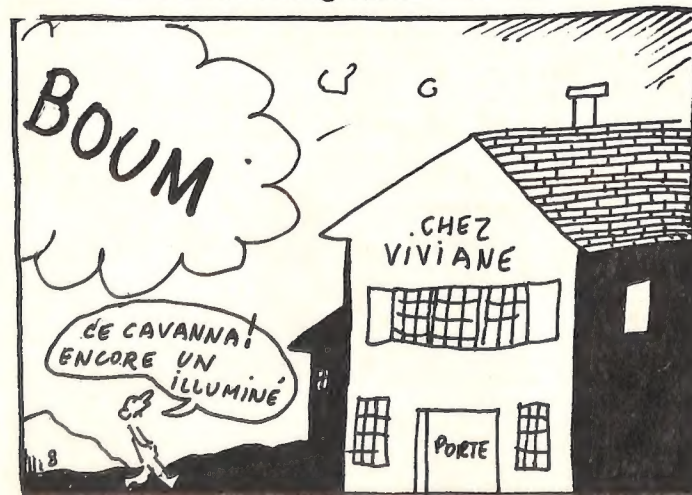






MES AMIS NOUS SOMMES FIERS DE DONNER NOTRE VIE POUR LA MORTALITÉ. LES VIES LES PLUS COURTES SONT LES MEILLEURES. NOUS ALLONS FAIRE SAUTER LA FONDATION. TUER LES SAVANTS FOUS, ET REMETTRE CE PAYS DANS LE DROIT CHEMIN DANS L'ORDRE ET LA LÉGALITÉ. NOUS SOMMES LES PLUS FORTS PARCE QUE SI NOUS MOURONS C'EST PAS UNE GRANDE PERTE. AMEN. VIVE LA MORT!





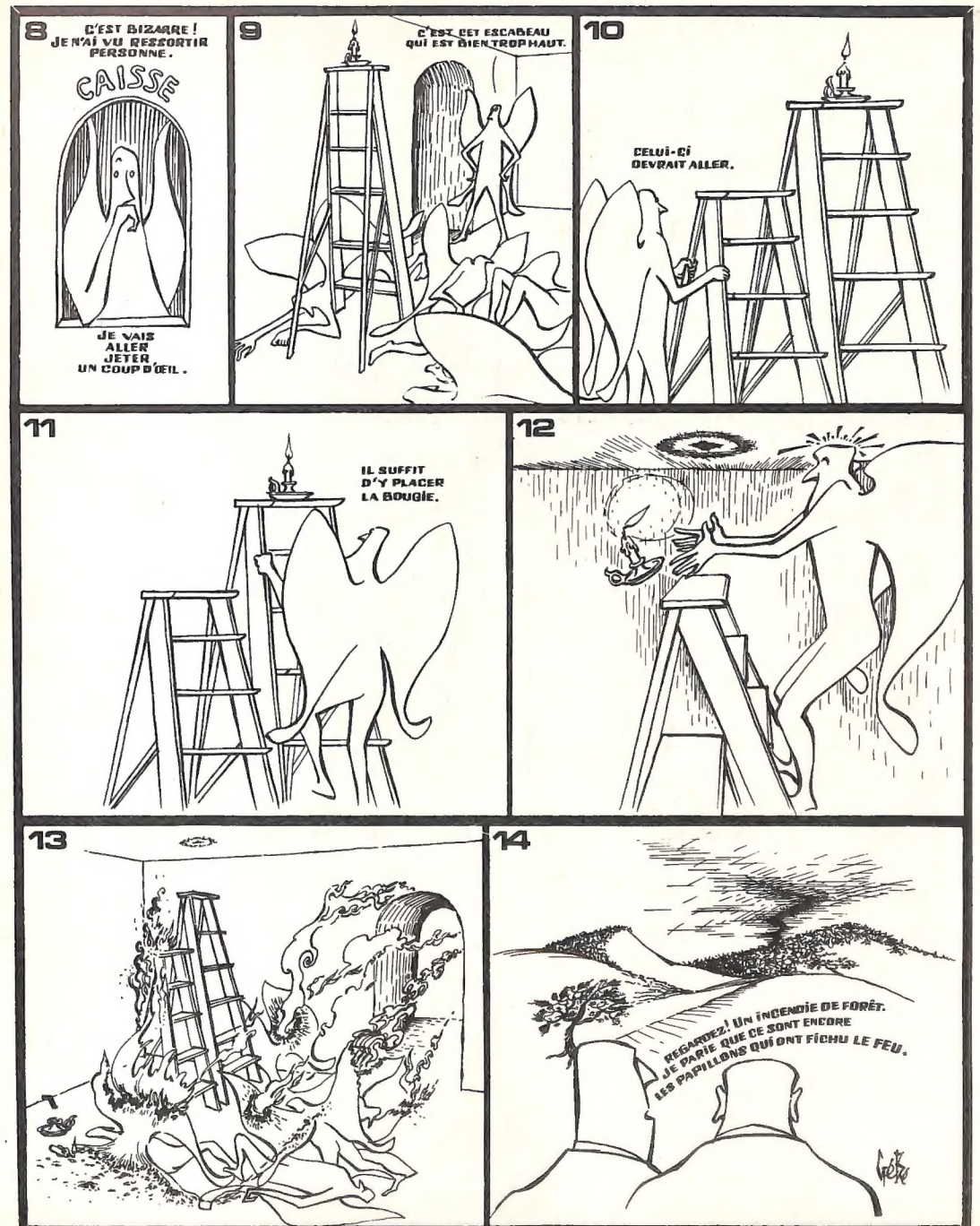
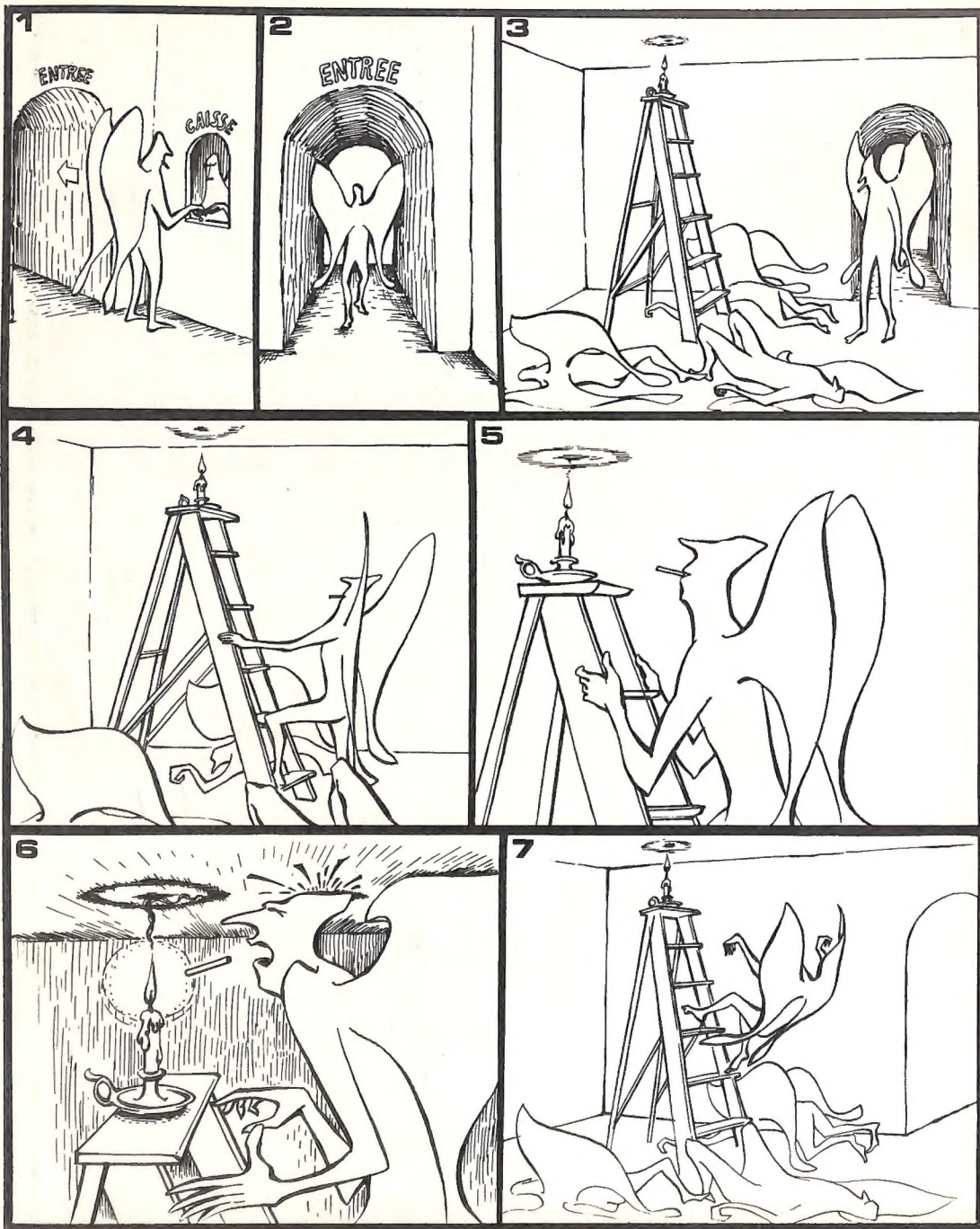


romain bouteille

une opinion

Déjà, les racistes, je n'aime pas tellement. Mais alors, les nègres!... J'aime bien la France. C'est sale, mais avec le vent du Nord, ça ne pue qu'au Sud. Les Françaises, ça va. Moins que les Corses, mais la Corse, d'un côté, c'est la mer, donc pas de paysage. Et de l'autre côté, la montagne le cache. Sinon, sans les paysans, ce serait bien. Ailleurs, non. Ailleurs, ça supporte les paysans, mais pas les racistes. La Méditerranée manque de vagues, mais c'est tout de même un avantage sur l'Océan qui en a, bien que ma femme trouve que non, quand elle n'a pas trop mangé. Moi aussi, mais j'apporte quelques nuances à mon jugement, qui n'en a d'ailleurs pas besoin, sauf en bateau. Ou à la rame. Pas la godille, la rame simple. Il ne faut pas mélanger les serviettes éponges; la sienne est rouge, c'est meilleur pour les coups de soleil, on croit que c'est le reflet. C'est parce qu'elle vend du Bronzocolor qu'elle n'aime pas les nègres. Moi, des glaces. Quand je lui fais remarquer qu'elle ne m'en achète jamais, elle répond que je n'ai qu'à ne pas lui acheter de Bronzocolor. Alors, c'est bien fait, qu'elle crève de chaleur, et c'est moi qui ai les coups de soleil. Heureusement qu'on fait caisse commune. Surtout moi. Sans les Ricains de la côte, on serait vite ratatinés: les Russes ne mangent pas de glaces. Pour bronzer, c'est pourtant ce qu'il y a de pire. Et la pluie. Pour ma femme, non, mais moi je n'en dors plus. Ma femme non plus, mais c'est parce

qu'ensemble nous ne dormons pas. Ou, plus exactement, nous ne dormons pas ensemble. Elle si, quand même, mais d'une façon générale, nous sommes plus souvent ensemble l'un que l'autre. Sans ça, il y a longtemps qu'on serait séparés. Surtout moi, bien que je me demande bien ce que je deviendrais sans elle; on est tout de même mieux ensemble que sans les autres. Les autres aussi, d'ailleurs. Même les Arabes. Et cet air qu'ils ont de vous dire: « Mon petit ami, à côté de moi, vous êtes peau de balle », ce n'est pas méchant, mais quand on s'aperçoit que c'est vrai... C'est vrai qu'on est peau de balle. Et chrétiens. Moi, je ne les aime pas, mais il faut reconnaître qu'ils sont tout de même plus Arabes que nous. Mais la science a beau faire, il n'y aura jamais une machine aussi intelligente qu'un homme. Ou alors un homme très riche. Pour être aimé, l'argent est plus fort que l'intelligence, alors l'un chasse l'autre. Ma femme, devant un riche, si elle n'a pas peur, c'est vraiment qu'elle aime ça. Moi, non. L'argent, oui, mais sans les riches. Seulement, l'un ne va pas sans ma femme. Et elle non plus, la pauvre. Bien que ça se discute: une femme va plus souvent sans un riche qu'avec un pauvre, surtout au début. Même propre. Moi, c'est plutôt la crainte. Elles sont gentilles, mais je n'aime pas être accosté. Enfin, pas pour ça. Remarquez, belle ou pas belle, l'essentiel c'est d'avoir une opinion. Ça ne remplace pas, mais un lit non plus.



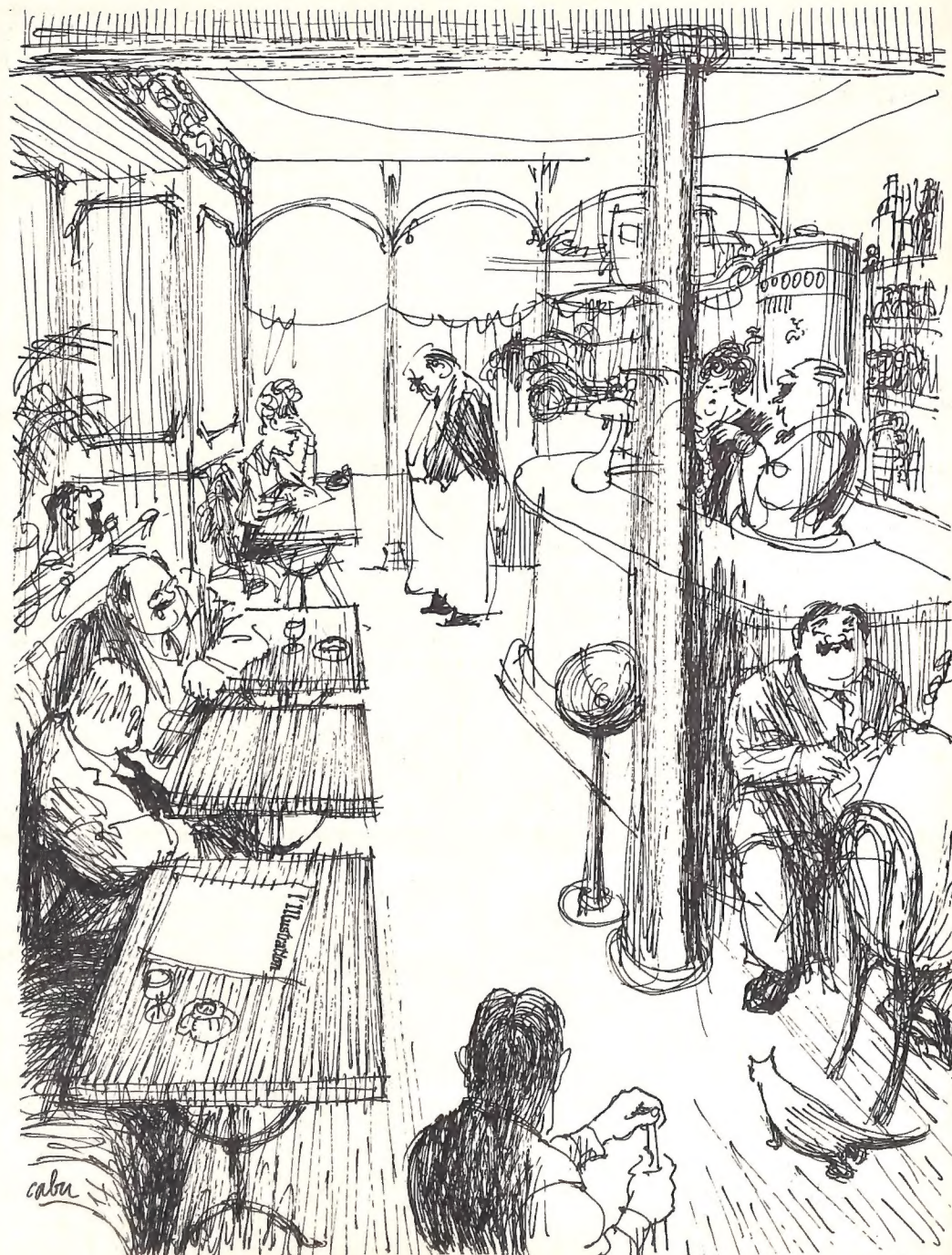


illustration de Cabu

andré dahl

la dame seule

Quand elle entra dans ce café, toutes les têtes se levèrent. Mais cela ne fit pas beaucoup de bruit parce qu'il n'y avait pas beaucoup de têtes. C'était un de ces cafés comme Paris en compte encore quelques-uns, qui s'éteignent lentement de vieillesse, entre la sciure de bois et les banquettes de velours rouge. La patronne était caissière et tricotait un indéfinissable machin de laine blanche qui tombait à mesure sous la caisse où elle devait le ramasser tous les six mois. Le patron faisait le gérant comme on peut le faire quand on a des rhumatismes aux pieds. Et il y avait enfin un garçon, rouge et gras, qui était la seule chose de la maison donnant l'apparence de la prospérité.

J'étais entré dans ce café pour consulter le Bottin qu'il est bien difficile de porter sur soi. Et peu de temps après, la dame seule entra pour demander aussitôt de quoi écrire. C'est ce qui fit lever les têtes.

Les quatre manilleurs du fond, qui devaient occuper leur table de père en fils, suspendirent l'impasse à cœur dont ils se promettaient tant de joie. Les joueurs de billard prirent leur coup dans le sens qui leur permettrait d'examiner la jeune personne. Le lecteur de « l'illustration » quitta son lorgnon d'un geste énergique et caressa ses cheveux blancs. La table de gauche, qui avait fini de jouer au jacquet, cessa de parler politique. Et le café regarda la dame seule qui écrivait.

Elle avait rejeté sur ses épaules son manteau d'une fourrure à base de lapin, pris dans le sous-main la feuille et l'enveloppe que le garçon venait d'y déposer d'un air courroucé et, la

André Dahl, un nom qui n'est plus guère connu que des jouineurs. Chez les bouquinistes, on tombe de temps en temps sur « Mon curé chez Vautel » ou sur les « Contes pour la Comtesse », jamais sur « Le Soleil ne se leva pas ». C'est peut-être mieux ainsi, le titre permet de rêver. André Dahl faisait rire avant la guerre. Maintenant, il nous paraît délicieusement vieillot, je crois que c'est comme ça qu'on dit. Si vous ne trouvez pas ça délicieusement vieillot, on s'excuse !

plume plantée dans l'encrier, elle réfléchissait, l'œil vague fixé au loin. Puis elle écrivit, penchée, appliquée comme un enfant, en se mordant le bout de la langue. Et la vieille gaieté française commença à retrouver ses droits.

— Mon cher, dit un des bonshommes en poussant le coude de son voisin, c'est à vous qu'elle en a ! Compliments pour la conquête ! Elle vous a flanqué tout à l'heure un sacré coup d'œil en entrant.

— C'est sa petite amie ! Ah ! quel cachotier que ce Monpard ! La faire venir ici et avoir l'air de ne pas la connaître ! Mais, mon vieux, appelez-la ! Faites-la venir à notre table ! Présentez-nous !

— Nous savons nous tenir, dit un troisième. Pas un mot qui dépassera l'autre. Par exemple, je ne réponds pas de ne pas frôler un peu son genou, car la mâtine !... Regardez un peu ses jambes sous la table...

Les jambes sous la table n'étaient, en effet, pas trop mal. On cherche à nous ramener à une mode de jupes longues qui va nous priver de bien des plaisirs. Mais le café ne s'en privait pas. Le patron, qui savait depuis trente ans que sa femme était jalouse, feignait d'essuyer des bouteilles pour pouvoir regarder dans la glace. Les billardiers rataient les coups les plus simples et s'attardaient à mettre interminablement de la craie. La manille était remise à des temps plus calmes. Tous ces hommes faisaient les beaux. Ceux qui avaient des moustaches, s'en servaient ; ceux qui n'avaient plus de cheveux prenaient l'air rêveur et coquin. Et n'entendez pas du tout qu'ils comptaient passer la nuit dans le lit de la dame. Ils étaient tous à un âge

la dame seule

où cette opération prend rarement un caractère d'urgence. Mais enfin, on aime à être remarqué et, de table à table, il y avait comme une menue rivalité, parmi cette tribu d'imbéciles.

Elle, pourtant, ne voyait rien. Elle avait tiré de son sac une vieille lettre violette et ne songeait qu'à y répondre, cherchant en l'air des mots qui semblaient suspendus dans le lustre. Elle avait renoncé à tourner la tête à droite ou à gauche, ce qu'on aurait pu prendre pour une invitation. Elle regardait en face parce que le petit vieux s'était replongé dans ses illustrés. Et elle accrochait tant bien que mal sur son papier quadrillé les phrases les unes aux autres. Lettre à un amant ? A une amie ? Lettre en tout cas qu'elle se hâtait d'achever avec des hésitations sur l'orthographe qui lui faisaient pencher la tête.

Mais ces messieurs des tables prirent alors cela pour du mépris. Allez comprendre ! Ils n'avaient, c'était visible, aucun projet de séduction et si la dame seule était venue à eux, ils n'auraient su qu'en faire. Mais ce dédain leur parut quand même intolérable. Ils s'en vengèrent en reprenant l'examen des jambes qui, après tout, étaient mal faites, des bas qui sentaient la misère et la cellulose, de la fourrure qui rappela aux manilleurs un vieux chat et à la table d'en face une histoire, lue dans le journal, de manteau volé. Ces hommes, qui n'étaient pas méchants, s'enhardissaient à l'être. Les rires, d'abord étouffés, s'envolaient dans la fumée des pipes. Des réflexions s'échangeaient à voix presque haute et, comme la patronne souriait à sa caisse, on s'adressait volontiers à elle.

On trouvait que Paris devenait impossible, que les cafés les plus honorables comme celui-ci étaient mal fréquentés, que la prostitution clandestine faisait des progrès trop rapides ; on se demandait à quoi servait la police et où il faudrait désormais aller boire son apéritif pour être tranquille. Il y en eut un, et ce fut justement le Monpard de tout à l'heure, qui eut une idée de génie. Il demanda très haut :

— Alfred ! Donnez-moi de quoi-z'écriture !

Et il se mit, avec un air dégourdi qui lui allait comme une casquette à un veau, à imiter les gestes de la dame seule. Quand elle écrivait, il se penchait comme elle en tenant son porte-plume le petit doigt levé et en comprimant son

front de la main gauche. Et il tirait une grande vilaine langue qu'un boucher aurait achetée tout de suite. Quand elle s'arrêtait, il jouait le penseur, étreignait son menton et se caressait de la main droite un sein imaginaire. Pour le coup, la caissière n'y tint plus, le machin de laine et les aiguilles dégringolèrent derrière la caisse. Ce père Monpard était trop drôle et il n'y en avait pas comme lui pour remettre les femmes à leur place. En voilà une qui n'était pas près de revenir dans ce café bourgeois où, d'habitude, on était si tranquille. Elle l'avait pris pour ce qu'il n'était pas. Bon ! Mais qu'elle s'en aille ! C'était la faute du garçon, après tout, qui aurait dû dire qu'on ne servait pas les femmes seules.

Soudain, comme les voix avaient encore monté d'un ton, le vieux monsieur repoussa « l'illustration » et se leva. Il fit deux pas comme pour se rendre au lavabo, puis, tournant autour du billard, il vint vers la dame et se pencha vers elle.

— Madame, lui dit-il avec une infinie politesse, j'entends depuis un moment ici des choses qui ne me plaisent pas. De mon temps, on respectait une femme seule et personne ne se serait hasardé à lui manquer d'égards. Terminez à l'aise votre lettre. Je veux simplement m'asseoir en face de vous et vous protéger.

Ce qui se passa alors fut très rapide. Le gentilhomme chevaleresque s'assit comme il l'avait dit. La porte du café s'ouvrit. On vit entrer un énorme individu à tête de boxeur. Il regarda la dame en souriant, fronça le sourcil en voyant un homme à sa table, franchit la distance en deux pas, souleva le généreux défenseur par le col de son paletot, lui cria dans le nez :

— Espèce de vieux cochon ! Vous allez laisser un peu ma gonzesse tranquille ! C'est centenaire et ça vient soulever les femmes des autres ! Ah ! malheur !

Puis il lui envoya, à la volée, une formidable paire de claques qui fit trembler le billard, jeta deux francs sur la table et sortit en entraînant la dame qui n'avait rien eu le temps d'expliquer.

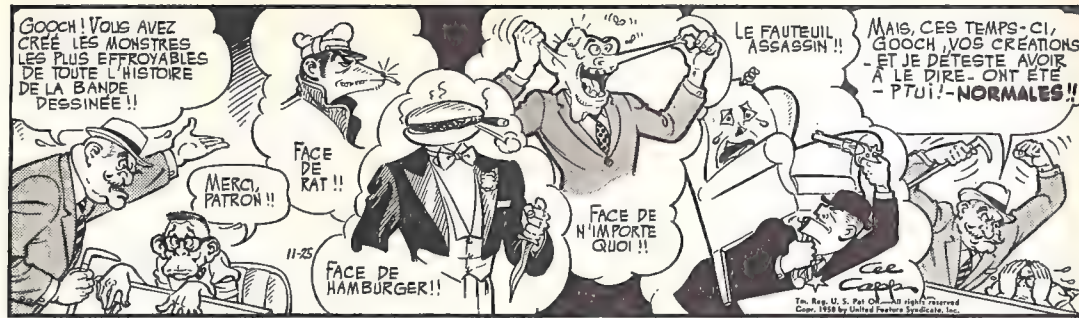
C'est ainsi que disparaît la galanterie française en même temps que les vieux messieurs et les petits cafés...

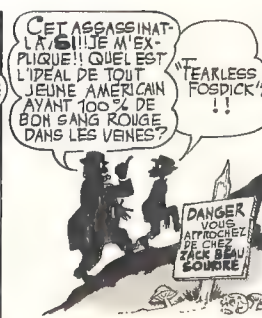
(extrait de « Contes pour la Comtesse », éd. Baudinière)

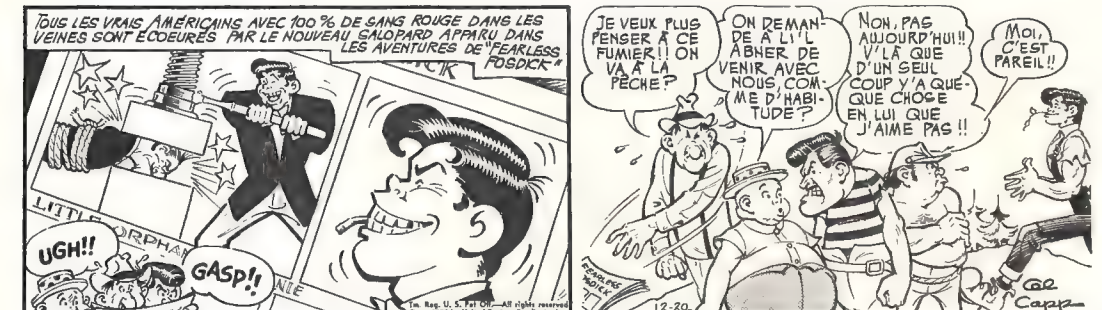
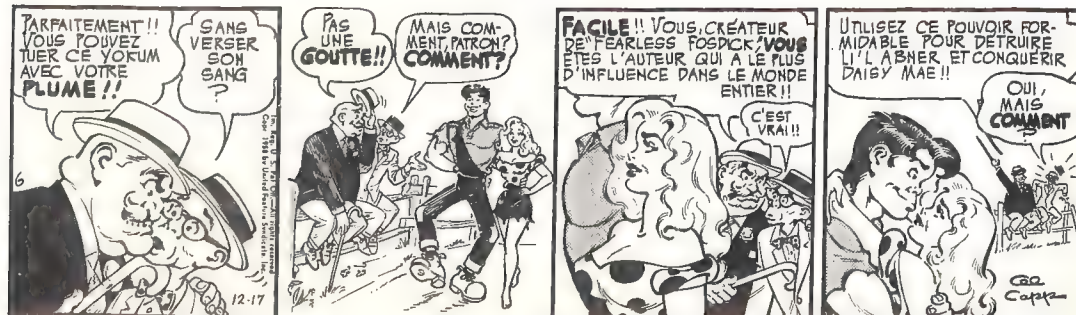
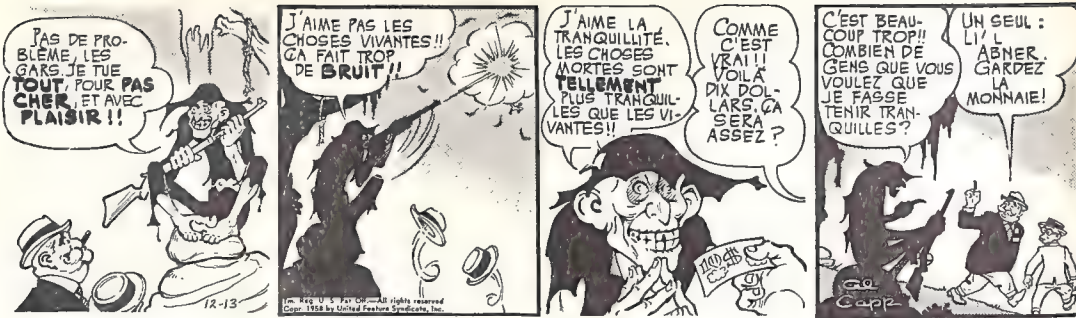
la bande dessinée qui tue

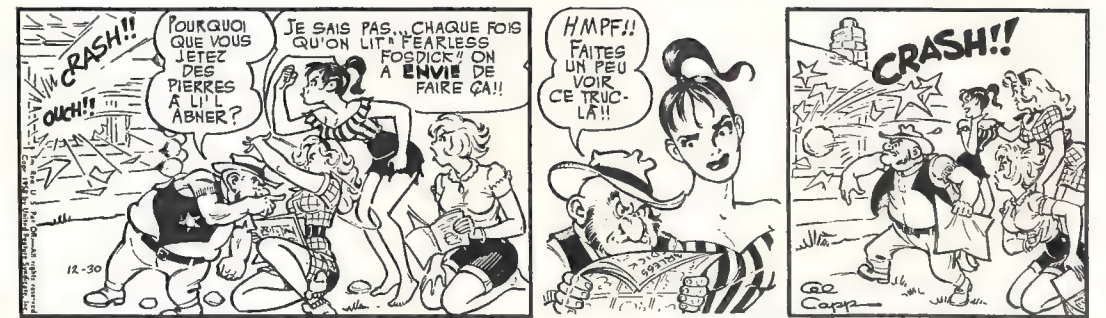
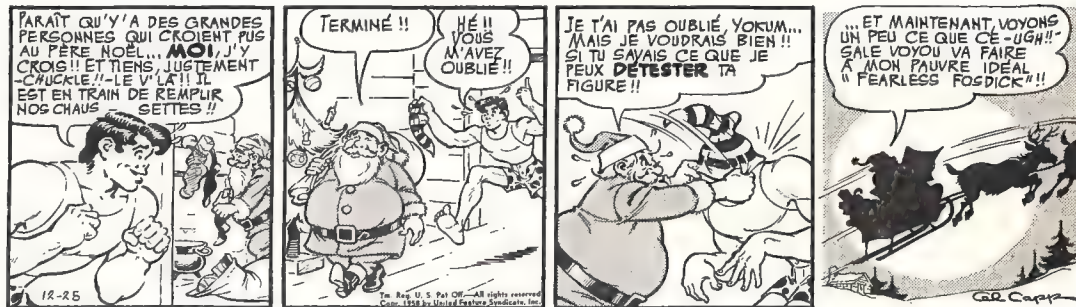
LI'L ABNER

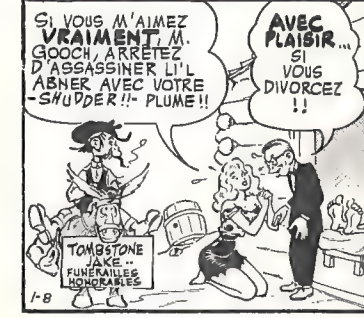
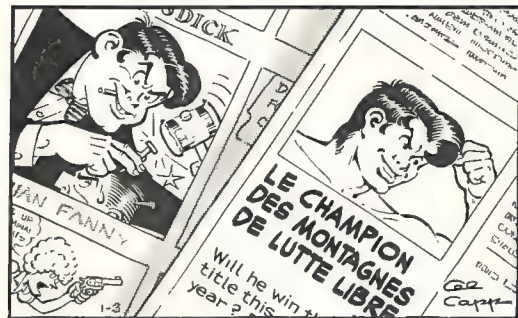


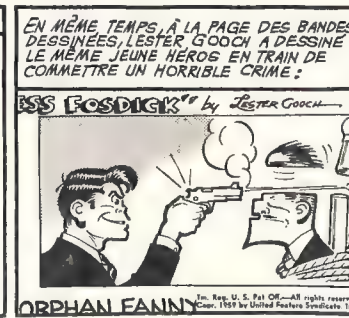
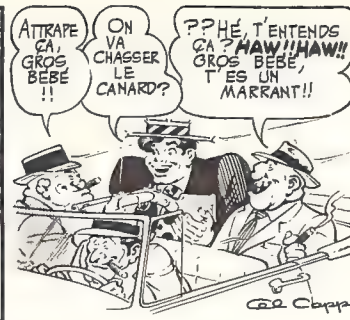












FIN
de l'épisode



les lectures de charlie

LES CERVEAUX BRULÉS, DE NORGE

Je n'ai pas honte de le dire. On m'aurait demandé, il n'y a pas seulement huit jours, qui était Norge, j'aurais répondu que ce nom ne m'était pas tout à fait inconnu, que ce devait sans doute être celui d'un écrivain argentin. Et qu'est-ce que je me serais gourré !

Norge est français. Il est né en 1898. Il vit en Provence. C'est tout ce que j'ai pu réunir comme renseignements sur lui. Il faut dire que je n'ai pas beaucoup cherché. Pour une fois qu'on peut lire un auteur sans savoir qu'il a, à l'instar de Wolinski vu par un journal du soir, « des petites rides autour des yeux mais qu'elles ne viennent pas du rire mais du chagrin », ce qui est beaucoup plus distingué, pour une fois, donc, que « l'information » ne vient pas faire écran entre un auteur et nous, surtout n'allons pas réveiller l'eau qui dort !

C'est formidable, un auteur gai dont on peut penser qu'il est vraiment gai ! Dont on ne vient pas nous dire : « Vous savez, il sait faire rire, mais c'est un grand mélancolique, au fond. On peut le prendre au sérieux, bien qu'il soit comique. » Tant que Fernandel joue des rôles comiques dans des films comiques, on dit : « Quel clown ! » Il apparaît dans un navet mélodramatique, alors là : « Quel acteur ! » La presse se réjouit quand Dufilho « cesse enfin de faire rire » (pour jouer dans une pièce d'avant-garde comme on en faisait en 1935). Vous verrez que si un jour il prenait fantaisie à Cavanna de se jeter sous un autobus avec un air désespéré, on dirait : « Mais au fait, c'était peut-être un vrai écrivain ? »

Revenons à Norge. Comme vous le verrez, il est assez remarquable que les ténors de la critique passent sous silence un écrivain de cette qualité, alors qu'ils ne manquent pas de se pencher sur le quarante-septième roman de madame

Zénaïde Bataclan parce qu'elle est l'épouse du directeur du « Banlieusard libéré » (mais c'est que c'est important, « Le Banlieusard libéré » !) ou de faire un sort à la dernière querelle byzantine soulevée par monsieur Jean-Pierre Fayot parce qu'il est un éminent représentant de la Bêtise Prétentieuse (mais c'est que c'est important, la Bêtise Prétentieuse).

« Les Cerveaux brûlés », de Norge, est publié aux éditions Flammarion dans une édition limitée à quinze cents exemplaires numérotés. Les exemplaires sur alfa de cet ouvrage de cent cinquante pages sont vendus sept francs cinquante. On ne vous offrira jamais un prix Goncourt à ce prix-là.

CHAUDS LES MARRONS

Drôle de chanson quand on fait un tout autre métier. Chauds les marrons ! Camille, en effet, coupait des têtes. Cependant ce cri conférait une sorte de jovialité à une besogne qui en est démunie et n'allait pas sans apporter du réconfort aux suppliciés que cette pointe d'humour distrairait d'un moment pénible.

LES 300 ROUPIES

Léon était un salopard. Hubert s'en aperçut le jour où Léon lui refusa les trois cents roupies qu'il lui donnait d'habitude. Tu es un salopard, lui dit Hubert. Léon promit d'y réfléchir. Mais il craignait qu'Hubert ne fut influencé par cette histoire des trois cents roupies.

EQUILIBRE

Se tenir debout sur une flamme de bougie exige un long exercice, un profond ravissement intérieur, un mépris de la souffrance physique et, pour tout dire, c'est plus une victoire sur soi-même que sur une bougie.

les lectures de charlie (suite)

CERISES

Gaston a mille ans mais aucune mémoire ; c'est dommage pour ses souvenirs et pour certaines précisions historiques, mais ça lui donne un émerveillement tout frais chaque fois que revient le temps des cerises.

LES ORTEILS

Ses orteils rêvaient de pantoufles, mais Paul n'avait pas le temps, jamais le temps. Ces naturelles-là sont dures pour les orteils. Poussés au désespoir, un jour qu'un train passait, les orteils se couchèrent sur les rails. On voit le reste. Et Paul à présent s'afflige de pantoufles inhabitées.

IL EST PLAISANT

Certes, il est plaisant de trouver une petite femme nue dans sa poche. On la retire, elle sourit tout de suite, heureuse de lumière, heureuse d'être à vous. Elle est toute chaude dans votre paume. Elle a de beaux seins, un joli petit pubis comme une agréable créature ordinaire. Eh, oui, il est plaisant, mais rare, oh rare, très très rare.

PAR EXEMPLE

L'enfant prodigue sut raconter son voyage avec tant de chaleur que le lendemain matin toute la famille avait pris le maquis. Il ne restait plus que l'aïeule édentée qui se fâcha de ne pas trouver ses pruneaux cuits au petit déjeuner.

SOMMEIL

Au fond du ravin, il était beau à voir, le sommeil du géant. Son haleine montait comme une colonne de soie dans le matin Saint-Alphonse. Et des grives pépiaient parmi ses cheveux, croyant fouiller un sorbier. Sa main droite entourait le tronc d'un chêne. Le rêve du géant, on ne le voyait pas, mais il faisait une grande trouée dans les feuillages.

LE NOMBRIL DE LA REINE

Clitandre le rusé dit qu'il rêvait de toucher les seins de la reine. Le nombril, j'admets encore, fait le roi courroucé, mais les seins, oh ! jamais. Clitandre put ainsi dans la fleur de son âge

caresser le nombril de cette jeune altesse, car c'est de son nombril qu'il rêvait follement.

DESERT ET PENSEE

Un désert se promenait au bras d'une pensée. On voit des choses comme ça dans la nature. Cette pensée pensait trop. Quand on est une fleur, dit le désert, on ne pense pas, on existe, on sent bon. Qu'est-ce qui nous resterait, à nous, déserts ? On n'est rien ; faut bien qu'on pense.

SAUVETAGE

Tombé, tombé dans la gadoue. Jusqu'au menton, jusqu'au cœur. Et puis sauvé par Roméo et Juliette. Je sais de quoi je parle. Lavé de bonne eau claire par Juliette. O Juliette, je sais de quoi je parle et toi aussi, Juliette.

FUTUR ANTERIEUR

Dans ce pays-là, le temps ne fonctionnait pas comme ailleurs. Il y avait un présent, mais le passé continuait à exister avec ses mêmes pluies et ses mêmes moustaches. C'est assez difficile à expliquer ; on sentait que tout avait déjà eu lieu, les grandes et les petites histoires. Et quand on assistait à un événement, on avait l'impression que c'était son anniversaire.

LA PLATITUDE

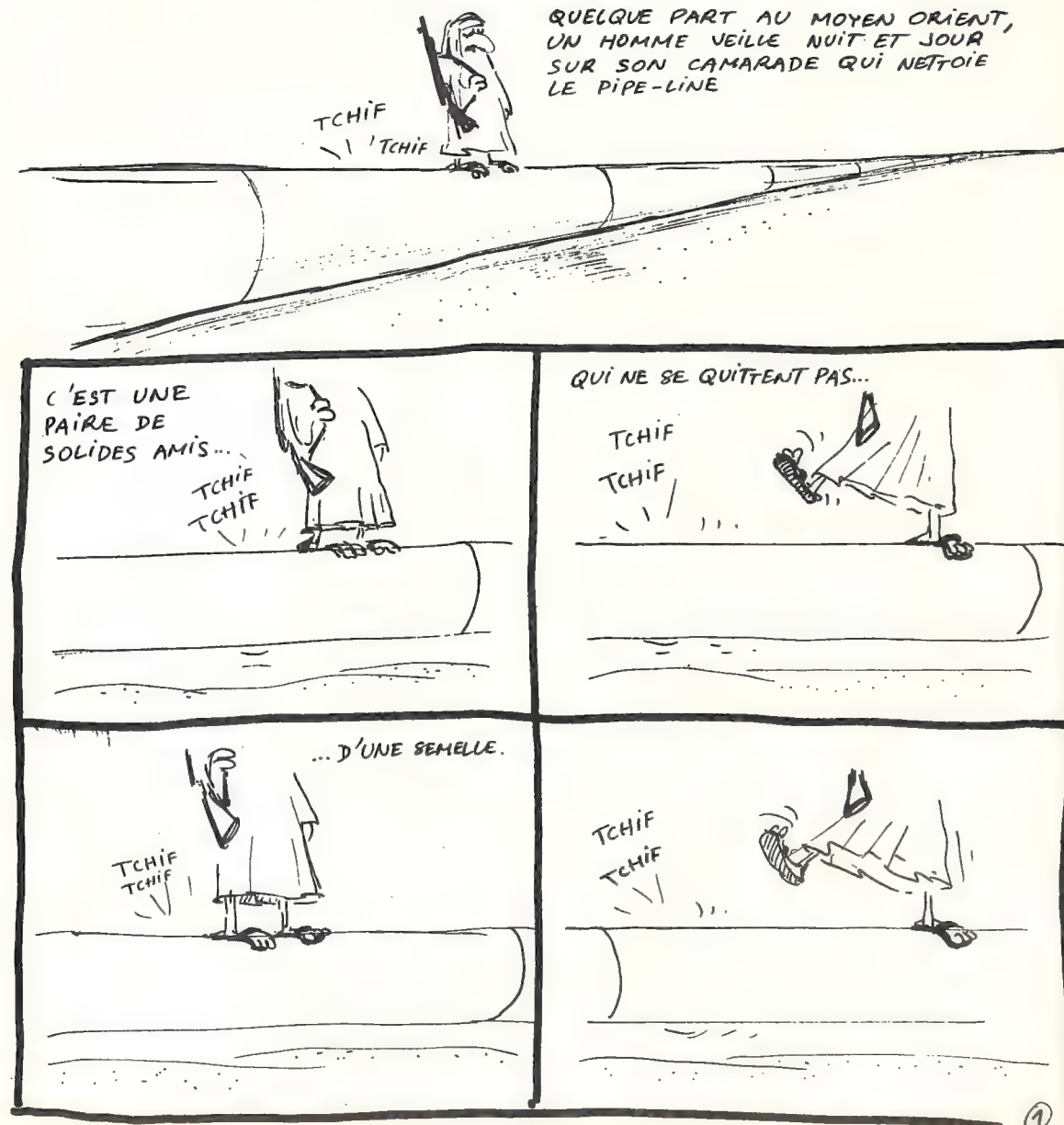
Les pieds devinrent de plus en plus plats et les hommes de ces pieds-là de plus en plus nombreux. Oh, ça grouillait, et l'on dut prendre le parti de se marcher sur les pieds avec une désinvolture de nénuphar. Le monde habité devint d'une extrême platitude.

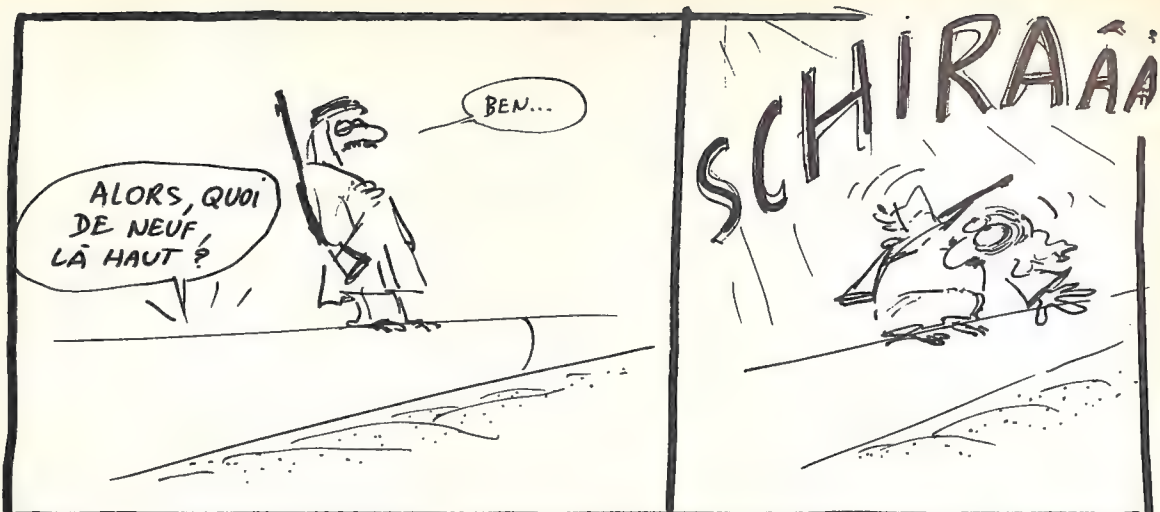
LE JOURNAL INTIME

Je sors de mon bureau à cinq heures. Il n'y a pas encore d'étoiles. Je m'achète un paquet de gauloises vertes. La buraliste est assez jolie. On dirait qu'il va pleuvoir. Tant mieux, car tout est sec. Je m'assieds à la terrasse du « Quick ». Arrive un camarade assez gentil. Je lui offre un coup de rouge. Il n'y a pas encore d'étoiles mais plusieurs femmes intéressantes qui passent malheureusement sans m'aimer.

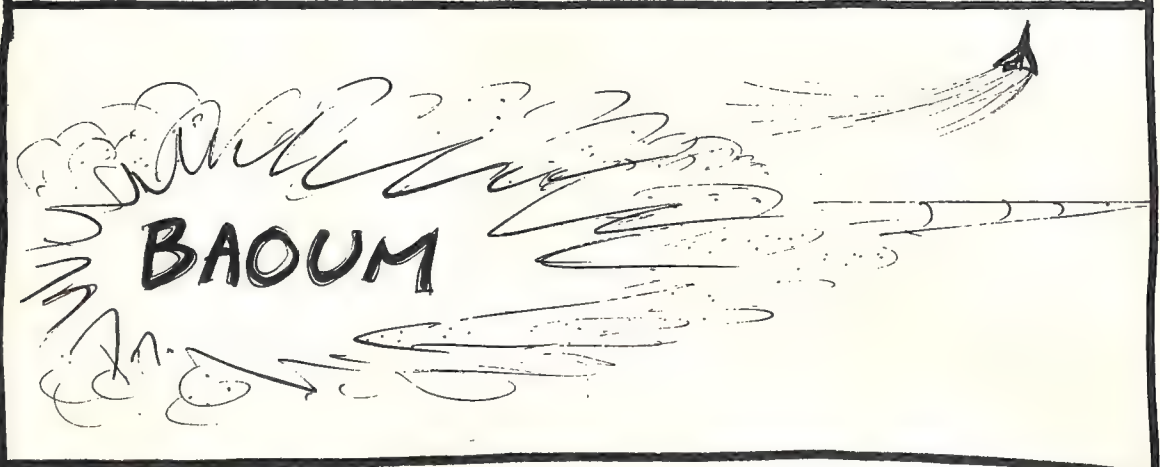
(Extrait des « Cerveaux brûlés », par Norge, éd. Flammarion 1969)

LE PIPE LINE MAUDIT





SCHIRAAÂ



DE TOUTE MANIÈRE,
TU N'AS PAS À
TE FÂCHER, NOUS
ARRIVONS BIENTÔT
À L'ÉTAPE DE
REPOS.

COURAGE, ALI,
PLUS QU'UN MÈTRE...

POP

AAAAH ÇA
FAIT DU BIEN DE
VOIR LE CIEL
BLEU!

TU VAS RIRE, AHMED,
MAIS PAR LE PETIT TROU,
JE VIENS D'ATTRAPER
UNE PUCE!

AH MAIS OUI, TIENS, C'EST
CE SALE CABOT QUI TE
L'A REFILÉE !...

N'INSULTE PAS CE CHIEN,
C'EST UN GARDE VIGILANT
ET HONNÊTE POUR MON
TROUPEAU.

QUEL TROUPEAU?

MON TROUPEAU
DE BÊTES À CORNES

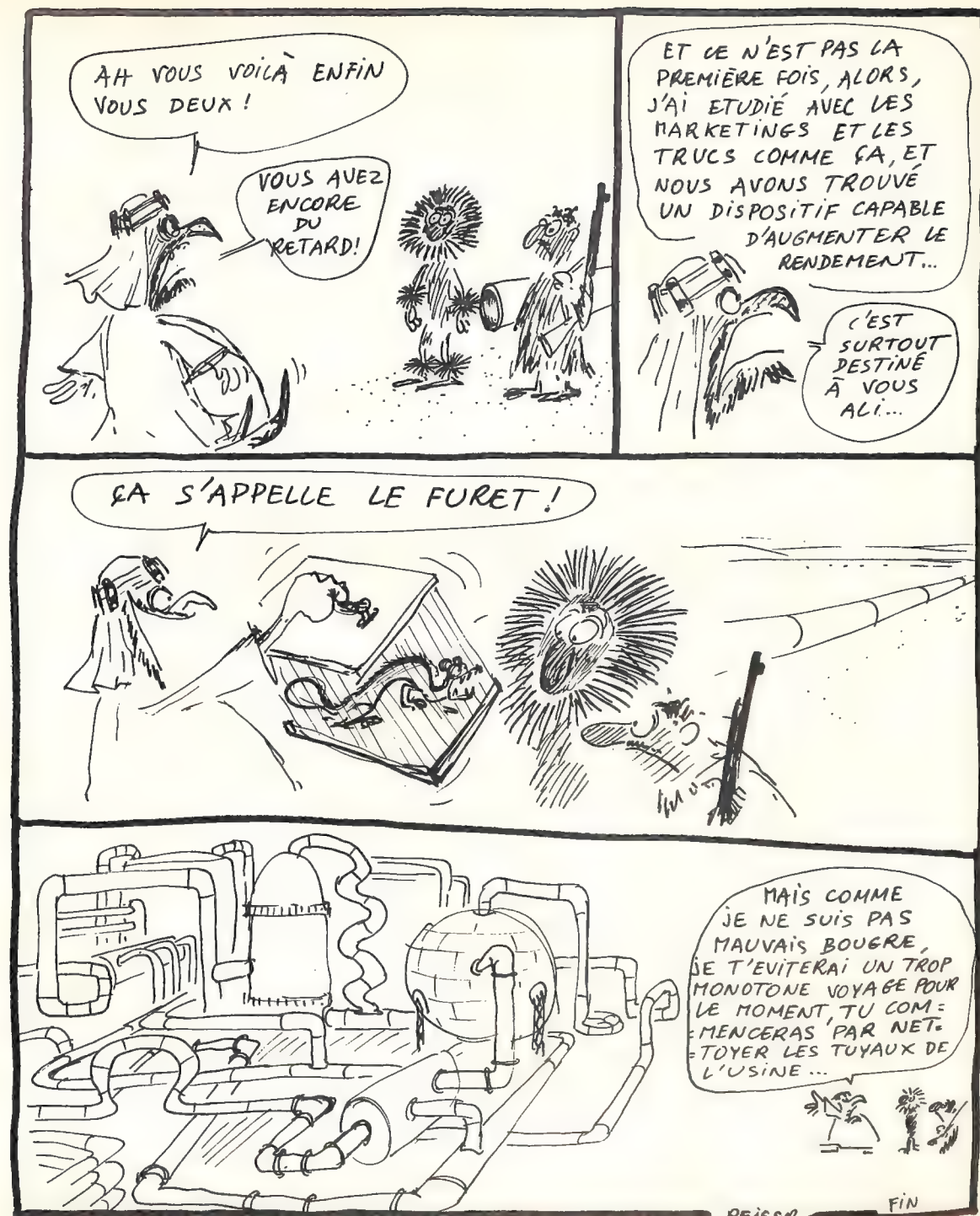
DES CHÈVRES?

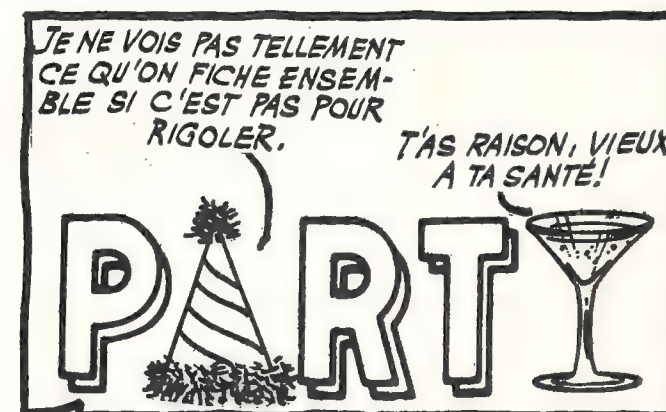
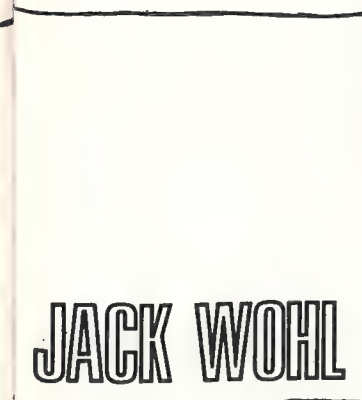
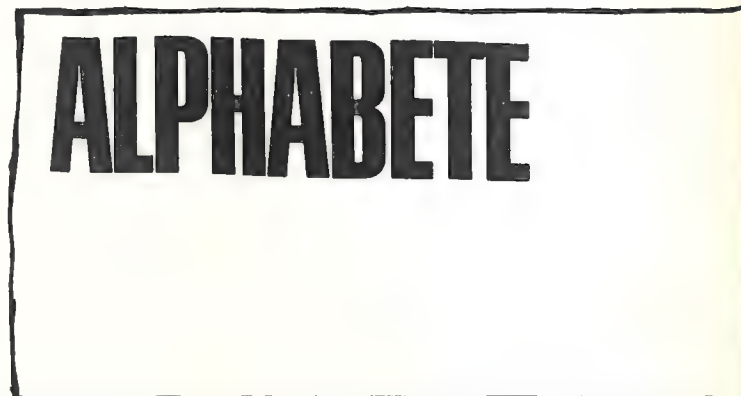
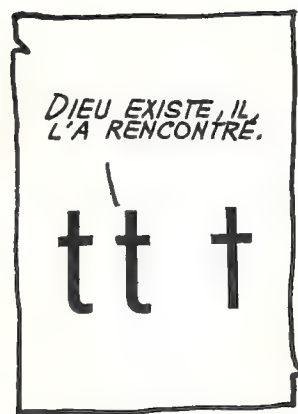
NON, DE VIPÈRES À CORNES

PAIX SUR TOI, MON FILS,
ELLES NE SONT PAS
DANGEREUSES !

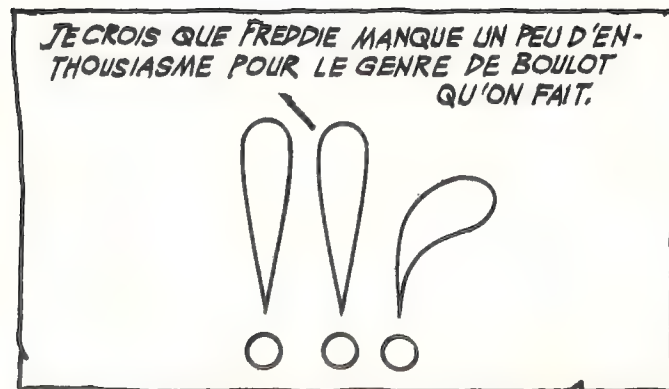
AH LES VOILÀ, BRAVES
PETITES BÊTES, JE VAIS
LES MENER À L'INSTITUT
PASTEUR DE BAGDAD

JE SUIS RÉCOLTEUR DE VENIN J'AI
CRÉÉ UNE RACE NOUVELLE PAR UNE
SÉLECTION TRÈS SEVÈRE DE VIPÈRES
À CORNES...



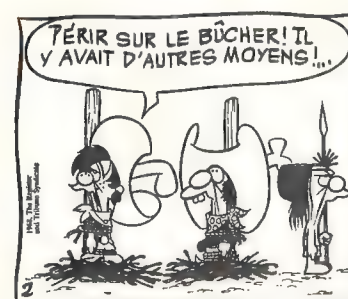
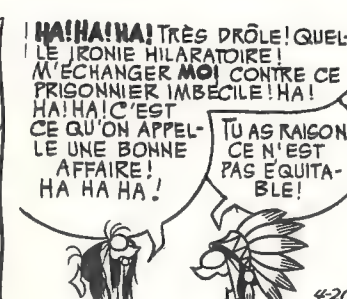
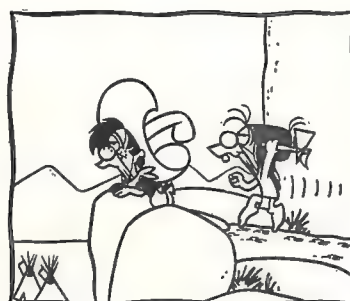


© UPI. Adaptation : de Ton



Tumbleweeds

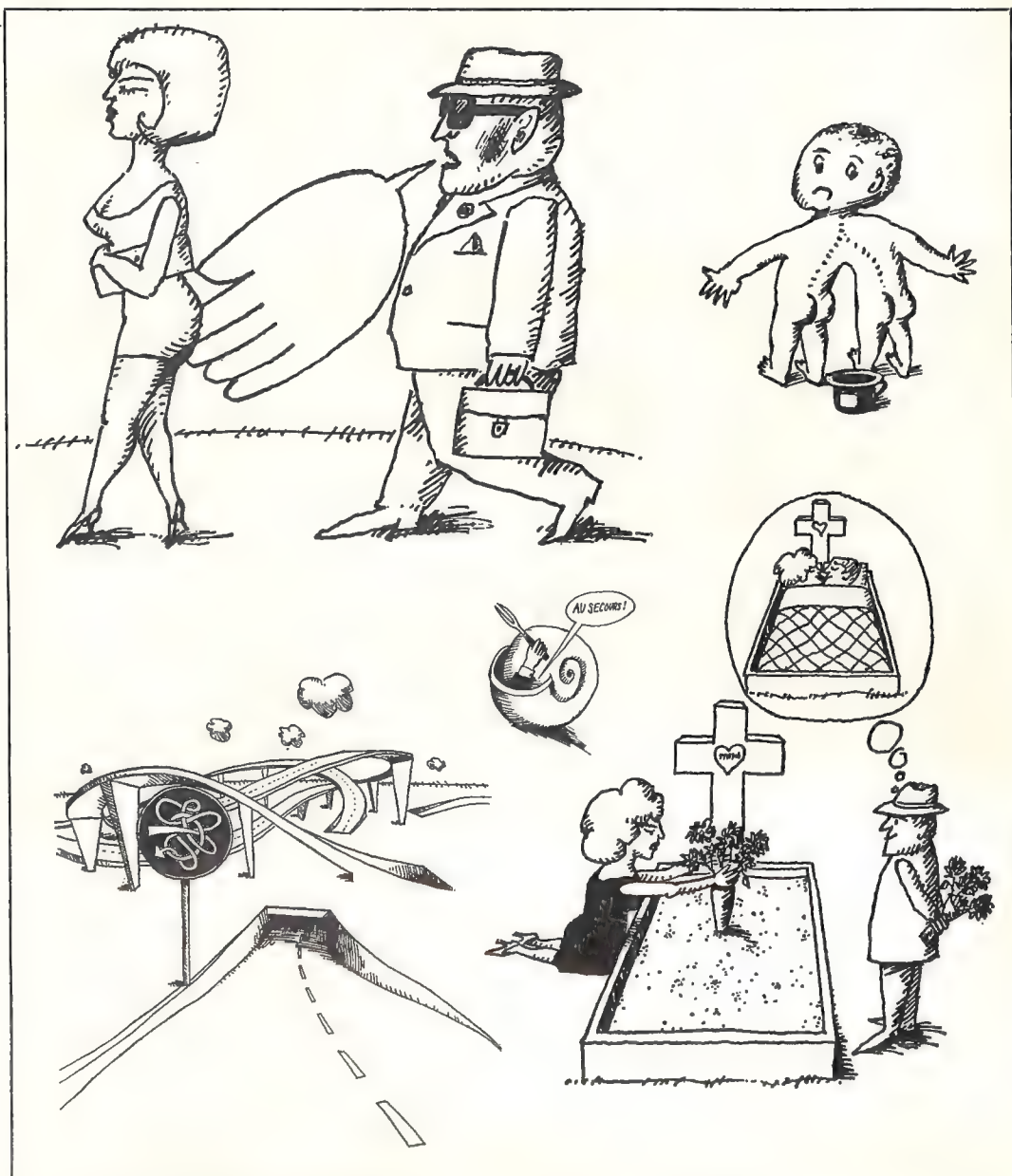
Tom K. Ryan



© UPI - Trad. : Lucien Carrel

vient de paraître

Philippe, l'illustrateur bien connu, vient de publier son deuxième recueil de dessins aux éditions de La Cité, à Lausanne. Le titre en est assez bizarre. On vous le donne comme on le lit : « Hue ! Manne évitée ».



“LE FRONT BOUGE”

Le guichet « Renseignements » est le dernier à droite, au fond du hall désert, face au buffet. L'employé me regarde venir de très loin, je le regarde aussi en m'approchant, si bien que lorsque je m'arrête devant son guichet, nous nous connaissons.

— A quelle heure ai-je un train pour le front ?

— Je suis désolé, mon vieux, mais les chemins de fer ne desservent plus le front. En temps de paix, l'exploitation n'en est pas rentable.

— Alors, comment puis-je faire ? Par les cars, peut-être ?

— A ma connaissance, il n'existe pas non plus de service de cars. A quel titre vous rendez-vous au front ?

Je lui montre mes papiers : carte de correspondant de guerre, laissez-passer, carte de reporter, ordre de mission. A la manière dont il examine tout cela, je devine qu'il existe une possibilité. Il se lève et sort en me faisant un petit signe rassurant. Il revient avec le sourire et me tend mes papiers.

— C'est arrangé. La compagnie met à votre disposition un wagon spécial qui sera accroché à un train régulier. Trouvez-vous au quai militaire à vingt-trois heures trente. Vous serez attendu. Je vous souhaite bon voyage et bonne chance.

J'ai une demi-heure d'attente. Le buffet est à ma gauche. Je vais m'accouder au comptoir.

— Un vin chaud, bien sucré.

— Tout de suite, militaire !

Militaire... Pourtant, j'ai coiffé un chapeau mou

par-dessus mon casque. Peut-être le garçon a-t-il remarqué la jugulaire ? Mais, à une certaine époque, les enfants portaient bien leur chapeau de paille retenu par une jugulaire. Alors ? L'intuition ? A moins que, tout simplement, mon comportement ne me trahisse : l'air du type qui monte en ligne. Une manière de me tenir au comptoir comme à un parapet de tranchée...

Le garçon revient avec un vin chaud fumant, puis, se tournant vers un porteur qui vient d'arriver :

— Et pour vous, militaire ?

Le porteur a humé mon vin chaud.

— Tiens, un vin chaud aussi ! Et il se frotte les mains.

Cinquante types entrent et s'accourent.

— Alors, militaires ?

— Cinquante vins chauds ! Et ils se frottent les mains.

Six cent mille hommes.

— Six cent mille vins chauds !

— Allez, on y va !

— Allo, allo. En raison de l'afflux exceptionnel de voyageurs, la compagnie organise des convois spéciaux en direction du front. Rendez-vous au quai militaire.

La guerre, ce n'est pas autre chose : une soudaine amitié de comptoir, une euphorie collective, fumante et bien sucrée, des services publics complices. « On ne se quitte plus. Allez, on y va ! »

Je devine que le porteur ouvre la bouche pour



m'adresser la parole, alors je sors. Je n'ai pas envie de déclencher un conflit.

Je me dirige cotonneusement vers le quai militaire. Un petit wagon de marchandises stationne à la limite d'une plate-forme bétonnée qui s'étale à perte de vue dans toutes les directions. Près du wagon, un militaire m'observe. Je m'approche en le regardant. Nous ne nous connaissons pas. Il me salue militairement, je quitte mon chapeau et le salue militairement. C'est un adjudant.

— Voilà votre wagon spécial. Vous pouvez monter, la loco de manœuvre va venir s'atteler et ira vous accrocher au train régulier... et défense de fumer et de faire le moindre signal lumineux.

— Où dois-je descendre ?

— Vous ne savez pas où vous allez ?

— Si ! Mais à quoi reconnaitrai-je que j'y suis ?

— C'est votre affaire ! Moi, j'ai reçu mission de procéder à votre embarquement, un point c'est tout. Bon voyage. Attention, je ferme la porte.

Défense d'ouvrir avant que vous n'ayez quitté la gare ! Ah, j'oubliais ! Signez ici. Vous avez deux couvertures en compte. Vous tâcherez de les replier demain matin et de ne pas filer avec, sinon, ça vous coûterait cher.

Dormir seul, dans un wagon de marchandises qui roule, est une chose délectable. Au creux de la paille et des couvertures, je passe de la songerie au sommeil. Je rêve que je fume. Je me réveille et je fume, songe le temps d'une cigarette et me rendors. Seule, l'incertitude de

l'instant où je devrai quitter le train me gâche ma quiétude.

L'aube glacée. Je plie mes couvertures et j'en trouve la porte coulissante. Je ne dois pas être loin, maintenant : guetter !

La plaine givrée tourne lentement devant moi comme un grand microsillon blanc et muet. Le fait que je ne songe qu'à goûter cette absence de musique met en évidence mon calme et la certitude que j'ai de savoir reconnaître le Signe.

A mes pieds, le ballast s'écoule furieusement lorsque, soudain, tout s'immobilise, comme une courroie qui patine sur sa poulie. Le train roule toujours, je le sens, mais le paysage ne tourne plus, le ballast est figé. D'une seconde à l'autre, tout peut recommencer à bouger. C'est l'instant, je dois sauter, **je saute**. Je me retrouve debout sur le talus. Abandonné, le train rétrécit à cent à l'heure en emportant son bruit.

Je descends le talus et m'engage à travers champs sans savoir où je vais. Mais il fait froid : je marche.

Le silence soudain me surprend. Un silence brutal comme si, à l'instant même, un vacarme infernal venait de cesser, brusquement aspiré. Pas un silence, mais une trêve de bruit après des déferlements d'explosions, de hurlements, de grondements, de stridences frénétiques, de chocs monstrueux. Le silence et l'immobilité. Immobilité sournoise d'un paysage voué à un chaos imminent. Décor calme et paisible, tendu à la limite du déchirement. J'ai peur. La menace est partout. Je me jette à plat ventre. **Je suis au front.**

Personne n'a jamais pu prétendre être mieux planqué qu'un autre en première ligne. Donc, je reste où je suis. D'ailleurs, je serais incapable de bouger. Ça a été trop brutal. Je dois d'abord m'habituer, alors autant ici qu'ailleurs.

Toujours contre terre et avec d'innies précautions, je m'arme de ma pelle de campagne et je commence mon trou individuel. La terre est gelée, mais l'idée du trou protecteur me donne du courage.

J'en ai fait grand. Je peux m'asseoir. Je vais manger une ration, boire à ma thermos et fumer en dissimulant ma cigarette, puis je réfléchirai.

Je suis maintenant très calme. Cela me permet de bien supporter l'émotion que me cause l'arrivée en boulet dans mon trou d'un individu essoufflé et un peu hagard. Café, cigarette, il se remet vite.

Je crois, tout d'abord, avoir affaire à un correspondant de guerre. Il rit : « Non, ce n'est pas tout à fait cela. J'appartiens, me confie-t-il, à l'**Office International de Repérage des Fronts**. Un front, c'est une zone bien réelle, qui existe en permanence mais qui se déplace constamment. C'est une sorte de lieu privilégié où se polarisent certaines forces magnétiques favorables à l'épanouissement de la violence et de la combativité. Des troupes ennemies, même animées d'une grande haine réciproque, ont peu de chances de se livrer combat avec cœur en dehors de cette ligne idéale. En marge du front, les ennemis s'évitent. Il est donc de première importance, pour les états-majors de tous les pays, de suivre les fluctuations de cette ligne capricieuse afin de manœuvrer leurs troupes avec exactitude en cas de conflit. Nous répondons au seul intérêt commun que peuvent avoir deux belligérants : trouver le contact pour se battre efficacement.

« L'Office, auquel j'appartiens en tant que détecteur, renseigne journellement tous les états-majors avec un grand souci d'objectivité et de précision. Nous sommes d'intérêt mondial et, bien entendu, absolument neutres. »

— Mais comment pouvez-vous suivre les déplacements d'une conjonction d'éléments aussi subtils que ceux qui composent un front ? Et d'abord, comment le repérez-vous ?

— Comme vous-même l'avez fait, mon cher. Grâce à une intuition hypersensible. Un observateur entraîné ne peut absolument pas se tromper. Silence et imminence : c'est le front en temps de paix.

— Mais vous êtes un salaud, lui dis-je, et vous appartenez à un Office de Salauds !

A son air surpris, je comprends que j'ai peu de chances de lui faire admettre cette évidence. Déjà, la journée s'avance. Alors, profitant de l'envie de tuer que l'on n'éprouve sainement qu'au front, et de l'adresse à tuer dont un amateur ne jouit qu'en ce lieu, je donne au détecteur un petit coup de pelle de campagne qui le rend immédiatement propriétaire du trou.

Ma peur est tombée. La nature me paraît paisible et rassurante. Le dernier charme dangereux, le silence, se rompt. Un corbeau, venu se poser près de nous, fait entendre son chant : le front s'est déplacé. Le front est en balade, sans mouchard à ses trousses. Cette nuit, les états-majors dormiront mal et l'Office de Détection aura des cauchemars.

Je rebouche le trou, remodèle mottes et touffes en souhaitant que ce camouflage hâtif trompe la curiosité locale assez longtemps.

C'est alors que, du ciel, descend ma récompense, mon Prix Nobel de la Paix : **la neige**.

THEATRE GRAMONT

RENÉ DUPUY ET LA C^{ie} C. CONFORTÈS PRÉSENTENT :



WOLINSKI

ADAPTION ET MISE EN SCÈNE
CONFORTÈS AVEC **EVARISTE**
GEORGES BELLER **FRANCE BEUCLER**
GÉRARD CROCE **DORTE**
FLORENCE GIORGETTI **DIDIER KAMINKA**
DOMINIQUE MAURIN **PHILIPPE OGOUZ**
DISTRIBUTION CRÉÉE PAR **HARRY LANS** **YVONNE CARTIER**
"THE CLASSICAL M" AVEC **MICHEL FRANTZ**

30 RUE DE MONTMARTRE, 43-45, 75009 PARIS. TOUTES LES SOIRÉES À 20 H. SAUF LUNDI. DIMANCHE MATIN À 15 H.

LE SAINT DU MOIS

Saint Nicolas était un humble placier en vins, homme juste et craignant Dieu.

Or il advint qu'ayant réussi une belle commande chez un boucher, il ne voulut pas quitter son client sans lui acheter à son tour un petit quelque chose. Il demanda une demi-livre de petit salé pour son poisson rouge. Le boucher fouilla dans le tonneau au petit salé afin de choisir un morceau délicat et, ainsi qu'il était de coutume en ces siècles candides, il l'offrit courtoisement de la pointe de son couteau à Saint Nicolas afin qu'il goûtât la marchandise.

6 DECEMBRE SAINT-NICOLAS

Or saint Nicolas était grand connaisseur en petit salé. Il trouva celui-là fort bon et en fit compliment au boucher.

— C'est que, voyez-vous, répondit le boucher, ce ne sont point pourceaux ordinaires. Ce sont enfantelets bien tendres que je sais me procurer en la saison, lorsqu'ils s'en viennent glaner aux champs.

— Vous m'en direz tant ! répondit Saint Nicolas en grignotant une oreille.

Sachez encore que Saint Nicolas avait la passion de ces jeux de patience que les gens d'alors nommaient « puzzles ». A la vue des morceaux entassés pêle-mêle, il lança un défi au boucher, lequel était justement le champion de puzzle du quartier.

Chacun puisa donc au tonneau et se mit frénétiquement à reconstituer un petit enfant. Mais le boucher n'était pas de taille. Alors qu'il achevait à peine son premier, Saint Nicolas en avait déjà assemblé deux. Le tonneau était vide. Le boucher avait perdu.

Saint Nicolas fut beau joueur. Il permit au boucher de garder sa chemise et le mit sur la route.

Comme il avait l'intention de transformer la boutique en dépôt de vins, il voulut ramasser les morceaux de petit salé pour les jeter, car il y en avait trop pour lui et son poisson rouge. Mais à peine les eût-il touchés, miracle ! Les trois petits enfants se dressaient, rendus à la vie, quoique un peu mordillés par-ci par-là.

Saint Nicolas comprit alors qu'il était le Père Noël. Depuis, chaque 25 décembre, il descend dans les cheminées pour placer dans les petits souliers les joujoux que les mamans lui ont payés très cher. Le 26 décembre, il repasse, en Père Fouettard cette fois, et rachète les joujoux aux papas contre des litres de vin rouge.

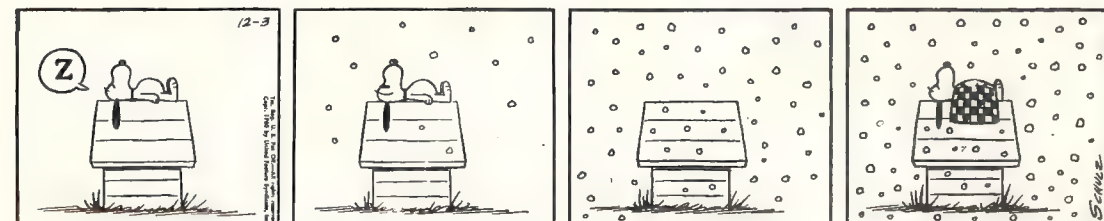
Mais les paysans, depuis quelques années, ne font plus ramoner leurs cheminées, disant que Saint Nicolas s'en charge. Ecœuré, obligé de se laver après chaque Noël, Saint Nicolas vient d'abandonner. Il aime mieux faire le pitre dans les grands magasins.

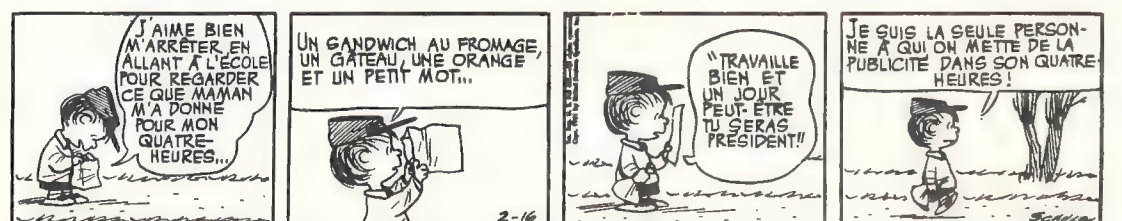
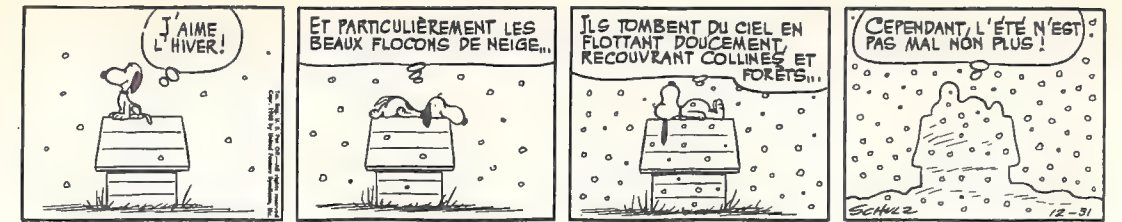
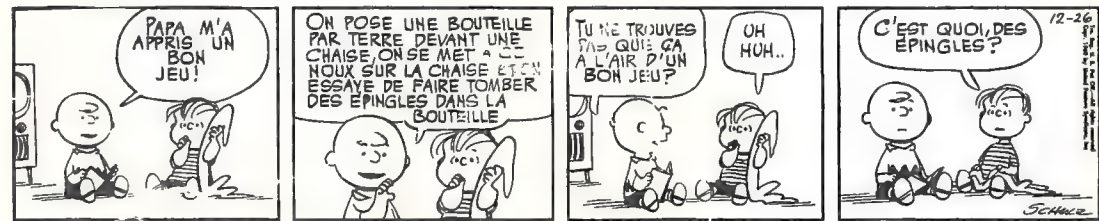
cavanna

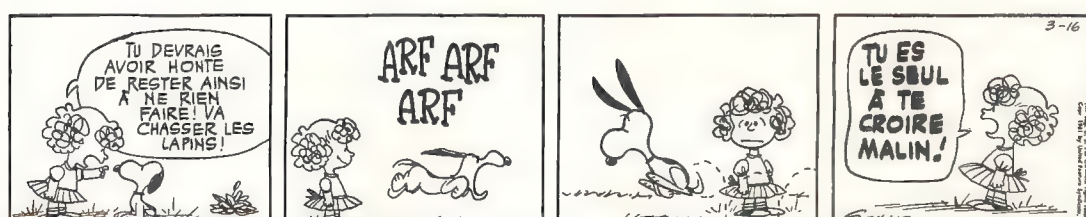
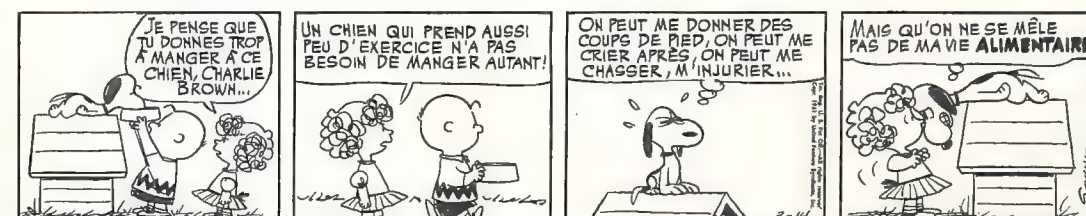
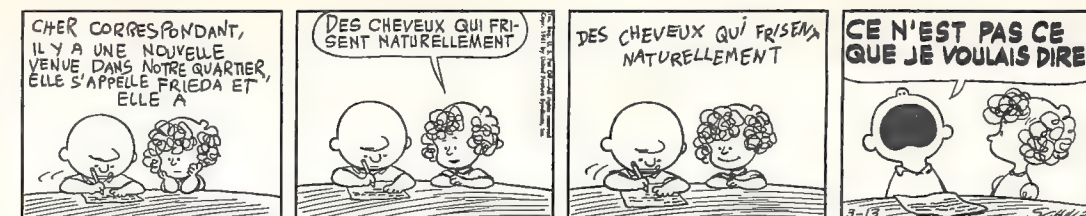
Charles M. Schulz

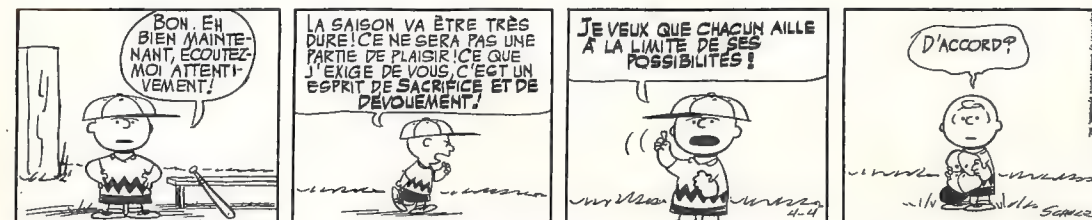
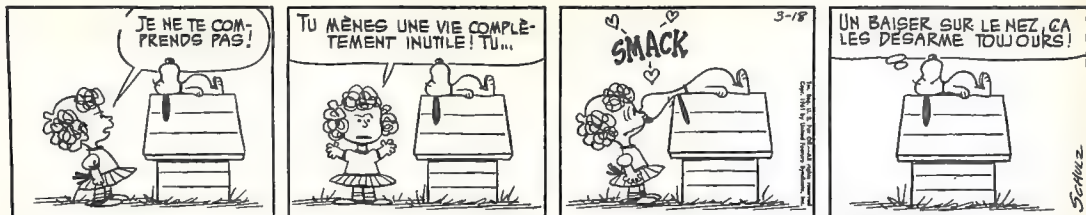


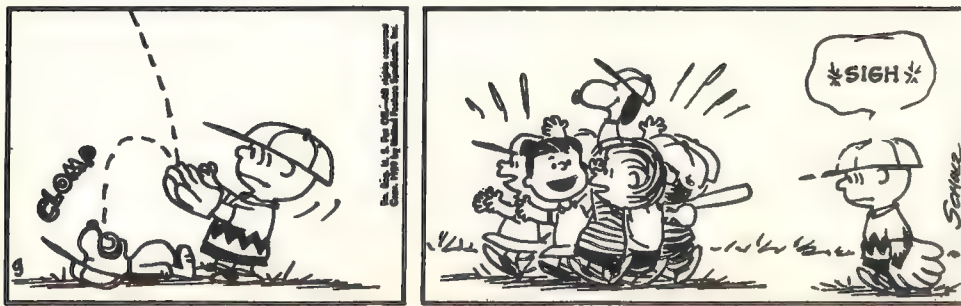
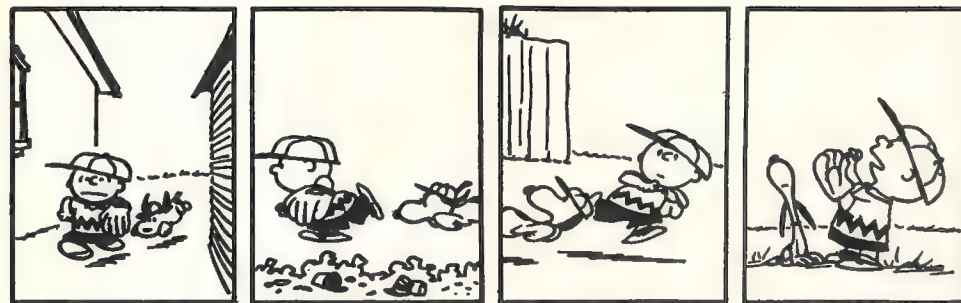
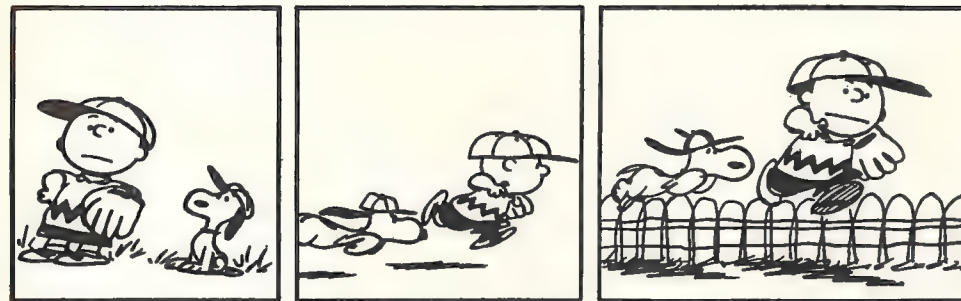
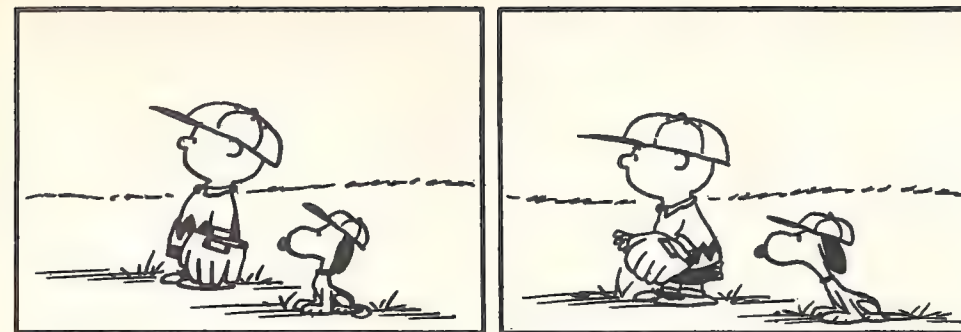
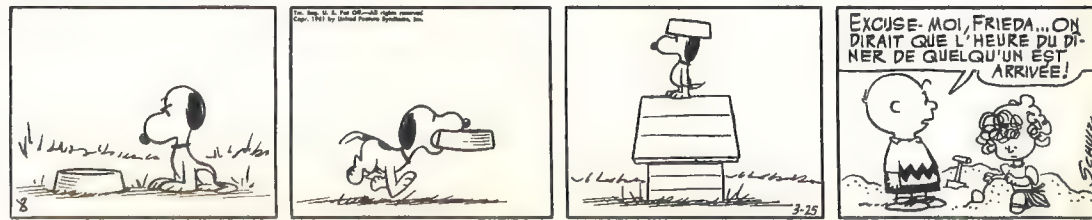
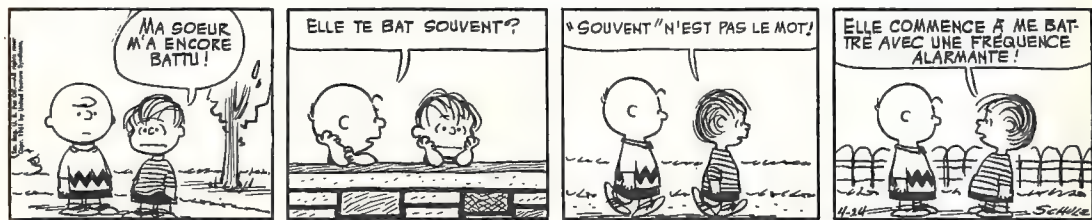
PEANUTS

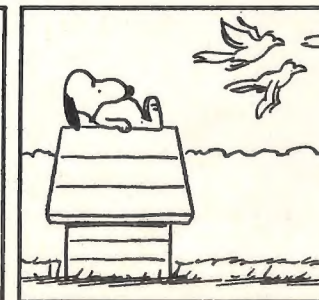
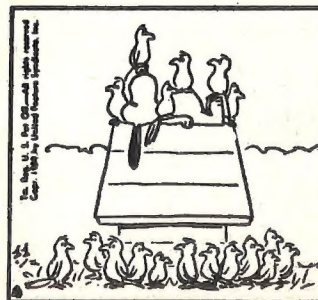
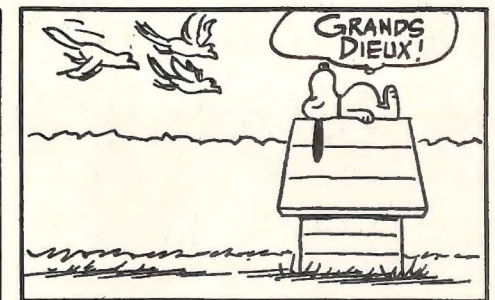
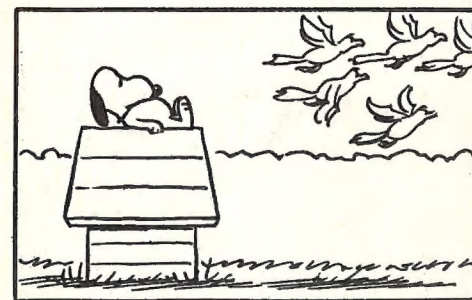
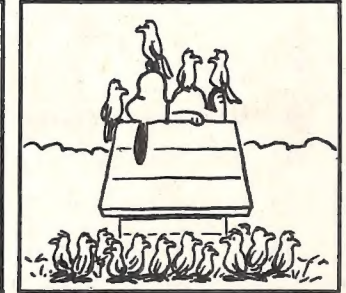
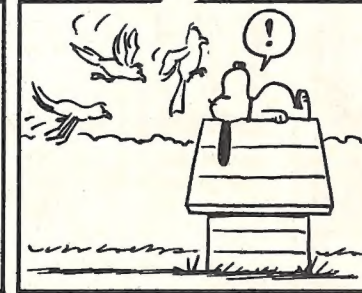
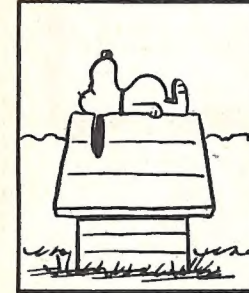
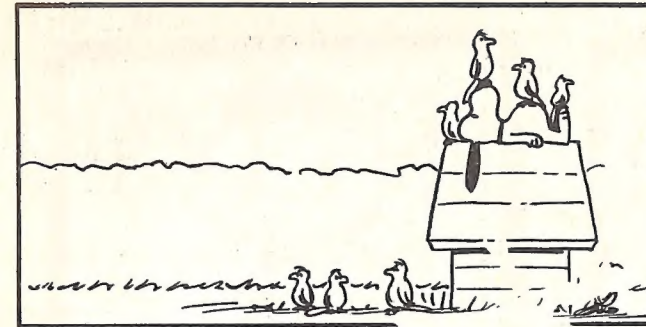


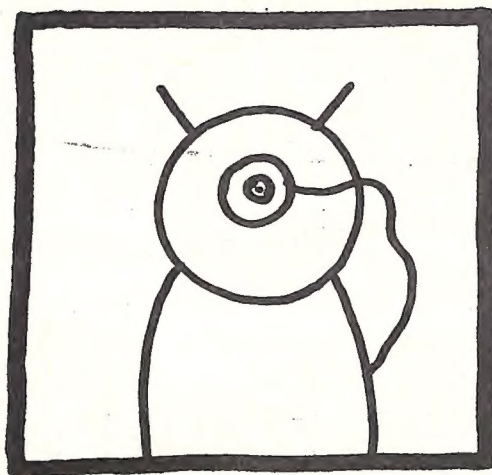




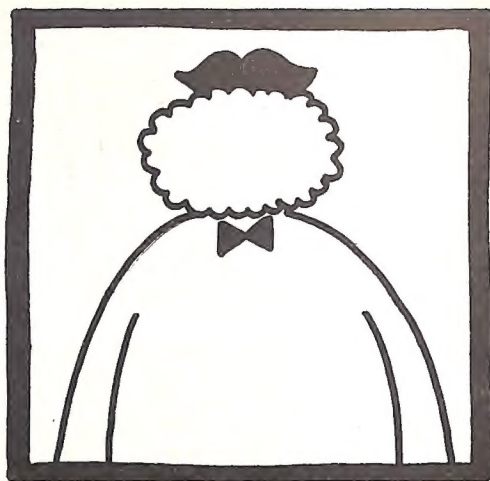








MARTIEN ANGLAIS



BARMAN VU PAR UN CLIENT QUI VIENT DE SOUFFLER SUR LA MOUSSE DE SON DEMI

(traduit de l'anglais par Delfeil de Ton)

DROODLES

ROGER PRICE

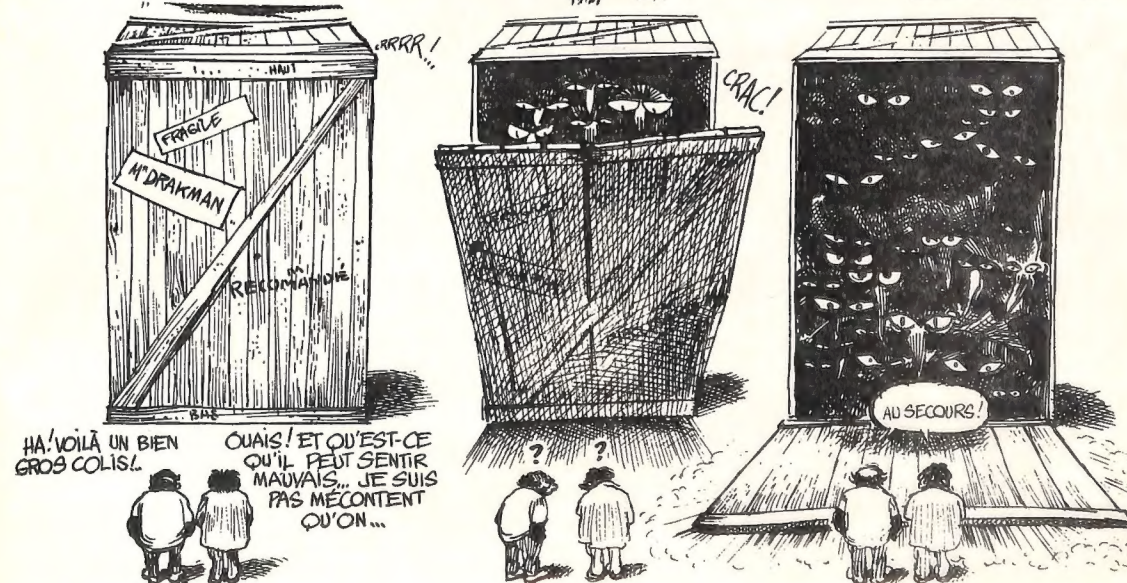
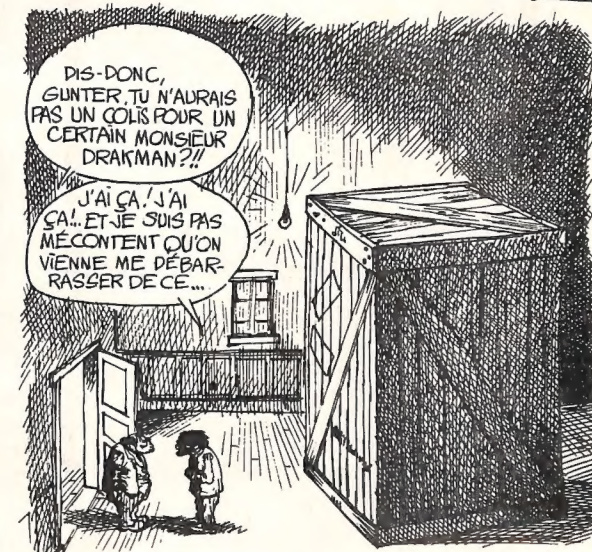


JOUEUR DE PICCOLO VU DE L'INTERIEUR D'UN PICCOLO

Pour ceux qui n'auraient pas très bien compris ce doodle (prononcer droudeul), ce que vous voyez là, c'est le bout des doigts du joueur de piccolo à un moment où ils bouchent les petits trous du piccolo. Ce sont les doodles (prononcer droudeulise) de ce genre qui valent un si abondant courrier à la rédaction de « Charlie ». Des lettres écrites par des imbéciles disent en substance ceci : « Ça suffit comme ça ! » Je trouve que les imbéciles devraient se dispenser d'écrire à « Charlie ». Non, ça ne suffit pas comme ça ! D'ailleurs, j'ai un contrat. Oh, mais je connais très bien ce type d'individus qui me poursuivent de leur vindicte ! Ce sont les mêmes qui veulent toujours me faire taire, dans les cinémas, quand j'explique le film à ma voisine. Les mêmes qui frappent à la porte des cabines téléphoniques quand je suis là, bien tranquillement en train de donner à manger aux chats. Si vous voulez mon avis, c'est plutôt à eux qu'on devrait dire : « Ça suffit comme ça ! »

IL Y AVAIT DES SCROMIBLES DANS LA GROSSE CAISSE

PAR MOEBIUS





CHEZ LES GASTHETES

Il faut espérer qu'on publiera des choses de Crumb (26) en France, il est le dessinateur le plus important de la nouvelle vague des bandes dessinées en Amérique.



Il avait un fois un page dans Action, alors pas plus tôt après le journal décadait. Heureusement Crumb est in-traduisable. La seule torture qui son auteur avait épargné à Phoebe Zeitgeist était: d'être traduit en Français. Que Phoebe avec tout cela vaut bien d'être achetée, est la mérite de Michael O'Donoghue.



De tout les côtés on nous menace, nous ne pouvons même plus avoir confiance au bon vieux Donald Duck. Selon le "Bayernkurier" (le journal de Franz Joseph Strauss, qui compare les gauchistes avec des animaux sauvages), les figures de Donald Duck paraissent aujourd'hui "le chinois sociologique des gauchistes". C'est vrai que le révolutionnaire culturel Donald Duck est vachement populaire chez les étudiants allemands.



Dans tout les personnages on découvre des figures symboliques Marxistes: Donald, comme ouvrier par occasion, appartient au prolétariat. Il symbolise le socialisme, révisioniste, qui fait des arrangements avec le Capitalisme. Son oncle Dagobert est (naturellement) le Capitalist, qui surpasse tout ses concurrents et les autres exploités. Les 3 cousins sont



la jeunesse socialiste, qui nobéissent leur oncle révisioniste qu'en cas d'extrême, et qui battent l'oncle Dagobert. Parce que leur conviction critique, même contre les membres de famille, est réveillée très tôt, ils pourraient devenir des vrais communistes. Mais les gauchistes allemands espèrent le plus des 3 cambrioleurs (en ce moment je ne sais pas comment ils s'appellent en français). Ils sont les seuls qui parlent sérieusement de la dépropriation des exploités. Ils sont les vrais Maos, selon le journal des lycéens, "Wir machen mit".

willom

le courrier de charlie

Nous avons reçu cette lettre, accompagnée d'une affiche que nous ne pouvons malheureusement reproduire parce qu'on nous l'a volée...

GRAND MAGIC CIRCUS
55, rue Lacépède - PARIS-5^e

Cher concurrent,
Parmi les 5 millions de Parisiens, vous êtes l'un de ceux que le Magic Circus aime bien. C'est pourquoi il vous invite à participer à son grand concours de Noël « Mon beau sapin », absolument gratuit et bénévole, dont le tirage, qui aura lieu sous le givre, sous les flocons ou sous un sapin, aux alentours du 15 décembre, désignera celui ou celle parmi vous que le Magic Circus aime le plus.

Mille plaisirs attendent le gagnant; un tourbillon de cadeaux:

- 1° Une réduction de 50 % sur la carte de membre du Magic Circus, qui donne droit à l'entrée à tous les spectacles gratuits du Magic Circus.
- 2° Une bûche de Noël.
- 3° Une poule.
- 4° Un sapin.
- 5° Une tortue.
- 6° Une boîte de crayons de couleur.
- 7° Un réveille-matin « Jazz ».
- 8° Un billet de « charter » aller-retour pour New York.

ET SURTOUT, UN SOMBTEUX CADEAU !!! :
9° Chez vous ! Le jour de votre choix ! A l'heure de votre choix !

LE GRAND MAGIC CIRCUS
SES FALBALAS ET SES ANIMAUX TRISTES
AVEC :

Vos petits fours, votre champagne, vos zakouski et votre bonne humeur.

CONDITIONS DU CONCOURS :
Placez l'affiche numérotée dans votre salon. Un envoyé spécial du Magic Circus se présentera secrètement chez vous, sous l'apparence d'un employé de la fonction publique (gaz, électricité, eau, téléphone, télégraphe, ramoneur) ou simplement d'un ami. Son mot de passe sera :
BONJOUR

Il viendra vérifier si votre affiche n'a pas été volée.

Notre agent passera chez vous entre le 15 novembre et le 15 décembre.

Le gagnant sera prévenu immédiatement après le tirage et les perdants recevront un petit cadeau de consolation.

En vous disant « Bonne chance », le G.M.C. vous adresse un triste « Hello ! »

Votre Maggie.

P. S. — Pour vous prouver que le concours est gratuit, nous vous envoyons une enveloppe timbrée à notre adresse que vous pourrez utiliser pour vos étrennes. Mais d'ores et déjà, pour tous vos problèmes, n'hésitez pas à appeler Maggie, la charmante hôtesse du Magic Circus.

Voilà une façon bien amusante et sympathique de taper les gens ! Nous n'avons pas marché, chers amis du Grand Magic Circus, mais en décollant le timbre nous avons bien pensé à vous !

mon papa

DIS PAPA, IL EXISTE LE PERE NOEL ?



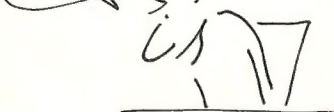
MAIS NON, MAIS NON ! C'EST LEUR PERES DEGUISES QU'ILS ONT VUS !



ILS METTENT UN GROS NEZ EN CARTON...



SA TE FAIS PLAISIR DE SAVOIR SA ?



BEUH BEUH BEUH ! DES HISTOIRES TOUT SA !



ILS S'AFFULENT D'UNE ROBE ROUGE, AVEC DES BOTTES, UN BONNET ET UNE BARBE !



ET ILS SE LAISSENT DESCENDRE DANS LA CHEMINÉE PLEINE DE SUIE !



OUAAAAHAHAHA... OUAAAAHAHA... OOUOULALA... OUI ALORS !



ET BIEN, SA TE FERA TON PETIT NOEL !

REISER